

Ouahigouya, comme si vous y étiez

Le stand de réalité virtuelle « Découvrez Ouahigouya en 360° » propose une immersion dans le quotidien de la ville burkinabé. Sans aucun doute l'une des attractions les plus dépaysantes de cette édition.

Sur le marché de Ouahigouya, une chose frappe d'emblée : l'animation constante qui y règne. Tous les corps en mouvement donnent l'impression que le lieu lui-même est vivant. Dans ce ballet géant, quelques notes de musique résonnent au loin mais pas le temps de flâner, voilà que des gamins passent en courant, bousculant presque les passants. Mais déjà le casque tombe. Retour au parc du Verney.

LAFI ★ BALALA

Le quotidien du festival // Samedi 1^{er} juillet 2017 // N°2
En partenariat avec le Dauphiné Libéré

Voilà l'expérience saisissante offerte par le stand de réalité virtuelle de Lafi Bala. Équipés d'un simple casque (alimenté par un téléphone) et d'écouteurs pour parfaire l'immersion, les festivaliers peuvent déambuler dans le marché, visiter la bibliothèque ou foncer dans les rues de Ouahigouya à mobylette. A chaque fois, les sensations sont au rendez-vous.

« Le Burkina, on en entend beaucoup parler. Là, c'est l'occasion de voir vraiment comment c'est là-bas, en quoi c'est différent », explique Miliana, la réalisatrice du film et hôtesse sur le stand. Épaulée par Olivier, elle a suivi la délégation de Chambéry-Ouahigouya en février dernier. Durant sept jours, ils ont récolté des images pour monter les cinq films proposés sur le stand. Les habitants de Ouahigouya n'ont pas été en reste : effet miroir oblige, ils ont de leur côté pu découvrir Chambéry à 360°.

L'excursion virtuelle terminée, tous les participants soulignent la qualité de l'immersion, cette même « impression d'y être ». C'est justement ce côté réaliste qui désarçonne au premier abord. Pauline, 23 ans, pointe un « décalage perturbant » : incapable de voir son propre corps une fois le casque enfilé, elle a ressenti comme un manque de repères. Mais une fois la surprise passée, c'est l'impression de « changer de monde », d'y « être comme en vrai » qui domine, raconte Babacar du haut de ses dix ans. Même Raven, vingt ans, peu adepte des nouvelles technologies et féru de voyages, reconnaît que la découverte « donne envie de partir »... pour de vrai cette fois.

Nicolas Brunetti

Récup'Indigo, un savoir-faire exemplaire

Préserver l'environnement grâce au recyclage et intégrer des personnes en situation de handicap dans un milieu professionnel, tels sont les objectifs de l'association Indigo pour le développement. Les sacs, éventails, dessous de plats, pots à crayons... présentés sur le stand dans le village artisanal sont confectionnés à Ouagadougou à partir de chutes de tissu par des femmes en situation de handicap, que l'association a formées. Preuve que l'économie peut être morale avec une responsabilité sociétale.

Emilien Noleau



Les gazelles débarquent à Chambéry

Ce dimanche, les enfants de 6 à 12 ans auront l'occasion de créer en groupe des masques en mousse en forme d'animaux. Cette année, la gazelle sera à l'honneur. Cet atelier participatif mêle création et conte. Basé sur une histoire burkinabè se déroulant à une époque lointaine où la communion entre l'Homme et la nature était de mise, il tire ses origines des Caravanes Dodo qui sillonnent Ouagadougou.

Andréa Lupianez



En coulisses

Le Cameroun aussi s'invite dans les assiettes

À Lafi Bala, on peut manger burkinabè mais pas que. Zoom sur le maquis camerounais, Chez Mama Mokolo, qui régale et surprend les papilles des festivaliers.

« On ne va pas rester dans le fromage », ironise Mama Mokolo, une restauratrice camerounaise, quand on lui demande pourquoi elle aime faire découvrir la cuisine de son pays. À Lafi Bala, on mange africain et pas seulement burkinabè. Les cuisines du Sénégal, du Nigéria et du Cameroun sont présentes, préparées par des restaurateurs installés à Chambéry. Pour faire plaisir à ses clients, la pétillante et chaleureuse restauratrice Camerounaise est sur le festival. Elle est aux fourneaux aux côtés de sa fille et de son fils : c'est une affaire de famille. Les beignets tout frais trônent sur le comptoir de son maquis, aux côtés des bières brassées au Cameroun.

Les habitués de son restaurant et du Mokolo Market, installés Faubourg Montméliant, où elle vend toutes sortes de produits camerounais sont ravis de retrouver au parc du Verney le poulet DG, une fri-cassée de poulet aux légumes avec de la banane plantain. « À l'époque, chez nous, c'était les gens qui avaient les moyens qui mangeaient ça, on disait "on a mangé le poulet du Directeur Général" », explique Mama Mokolo en riant.

Pendant les trois jours du festival, elle souhaite également toucher un public plus large que celui de son restaurant, le monsieur tout-le monde qui n'aurait par exemple jamais goûté le fameux Ndolè, rebaptisé « épinard aux cacahuètes », préparé à partir d'une plante dont on adoucit le goût amer en la faisant cuire 4 à 5 heures. Un autre plat 100% Camerounais dans sa recette et dans ses ingrédients, venus directement du Cameroun. Pour autant, pour ne pas brusquer les papilles françaises, elle s'adapte un petit peu et propose le piment à part. Les clients apprécient : « Les retours c'est toujours 100% Chez Mokolo, on mange bien ! ».

Visiblement, Mama Mokolo prend énormément de plaisir à faire découvrir la cuisine camerounaise. Pour elle, cela revient à « voyager sans décoller ». Une jolie vision de la cuisine traditionnelle.

Bertille Grasset



Trois questions à...

Irène Tassebedo, l'afro-contemporaine

Après une grande carrière de danseuse, la marraine de Lafi Bala 2017 possède de nombreux chapeaux tels que créatrice du Ballet National Burkinabè, ou encore directrice de l'EDIT qui promeut l'art burkinabè et l'enseignement de la danse. Elle nous fait part de la fierté que lui a procuré une collaboration plus que réussie avec Lafi Bala en 2005, entre deux villes séparées par plus de cinq milles kilomètres.

Peut-on dire que Lafi Bala contribue à l'internationalisation de l'art Burkinabè?

Irène Tassebedo : Complètement. Lafi Bala par son évolution, a réussi à gagner en galons grâce à un travail programmant des artistes de qualité. Le festival donne la possibilité de s'exprimer sur le plan international. Les artistes y parlent, chantent, dansent et peignent leur pays ! C'est une belle vitrine pour le Burkina Faso. Beaucoup d'entre eux ont vu des opportunités grâce au festival. Des artistes qui sont devenus grands, ou qui l'étaient déjà, après être passés par ses scènes. Dans le public, il y a parfois des programmeurs intéressés par ces artistes. C'est donner la clef pour aller encore plus loin.

Vous alliez art traditionnel et art contemporain. Retrouvez-vous cette volonté dans Lafi Bala ?

IT : Déjà en 2005, ma pièce *Souffles* a été jouée à l'Espace Malraux. Elle met en avant ma danse afro-contemporaine comme je l'appelle. Ça a été un succès à Lafi Bala ! Pour la qualifier de danse afro-contemporaine, il faut partir d'une base traditionnelle, sinon la patte burkinabè sera absente. Lafi Bala fait partie, avec d'autres, de ces miroirs qui permettent l'alliance des styles.

Que peut-on souhaiter à l'EDIT et à Lafi Bala ?

IT : Que l'EDIT grandisse et continue de vendre la culture burkinabè à l'international. L'international comprend aussi les pays africains voisins. Nous nous tournons vers l'Afrique subsaharienne et centrale, nous voulons voir ce qui se passe ailleurs ! Pour Lafi Bala, il faut souhaiter que le festival continue d'avancer sans problème de visas. Que ça s'arrête une bonne fois pour toute. Il faut trouver des solutions via un travail avec les autorités pour encore programmer des artistes africains dans le futur. Je trouve ça dramatique, et je pense que c'est un manque à gagner pour un festival sublime. Sans parler des artistes qui s'impliquent jusqu'au bout, et qui, à la dernière minute, se voient refuser le voyage. Celui qui veut réellement émigrer, n'a pas besoin de Lafi Bala pour le faire ! Le refus des visas est une barrière à la culture, aux échanges. Ce monde nous appartient à tous !

Propos recueillis par Idhir Baha

Rendez-vous avec Mme. Tassebedo ce soir à 19h à La Scène, pour un cours de danse de 45 minutes.

La teinture comme art naturel

Sur son stand, où se mélangent écharpes et sets de table colorés de pigments naturels, l'artiste teinturier Bonkana Maiga dévoile le secret de ses œuvres à un groupe de jeunes enfants. Cette pratique traditionnelle consiste à peindre ou à tremper le tissu à base de coton dans du colorant provenant de différentes plantes telles que le sorgho rouge ou l'écorce de raisin sauvage. Alors qu'une institutrice ordonne gentiment à ses élèves de ne pas toucher les plantes séchées, le créateur s'exclame : « Allez-y, touchez les enfants ! Ça fait du bien aux doigts ! ».

Emilien Noleau





Portrait

Jacob Salem, serviteur ou rockeur ?

Le rockeur mossi Jacob Salem n'était pas forcément destiné à être sur la scène du festival hier soir, mais belle et bien au Burkina à servir le Mogho Naaba.

Passer de serviteur du roi à rockeur, c'est possible. Jacob Salem, sur scène hier soir, raconte avec grande humilité son histoire. Tout jeune, l'artiste burkinabé aux allures de boxeur au grand cœur est voué à devenir serviteur du Mogho Naaba, l'empereur du peuple mossi. Figure ancestrale de l'histoire de l'Afrique de l'ouest, le Mogho Naaba est « aujourd'hui une autorité morale consultée en cas de problème », confie le rockeur.

Issue d'une famille de serviteurs, Jacob Salem rentre à la cour impériale dès ses huit ans. Lors des cérémonies royales, il doit notamment claquer des doigts au rythme des pas de l'empereur. À l'adolescence, son destin bascule. Il tombe gravement malade. Ses proches décident de l'emmenner à l'église afin de prier pour lui. « J'ai dormi jusqu'à ce que le soleil me trouve là-bas, se souvient-il. Il était 9 heures du matin. Ma mère est venue me réveiller, je n'étais plus malade ». Une pensée habite alors le fond de son cœur, elle lui dit de jouer de la guitare.

À l'époque il ne savait pas ce qu'était cet instrument, il ne connaissait que le kundé, une sorte de guitare traditionnelle.

Il convainc sa mère de lui en acheter une, quand bien même les instruments modernes sont interdits à la cour. Chaque soir il joue en cachette et dissimule sa guitare dans un endroit secret au moment de se coucher. Il écoute clandestinement, dans la discothèque du Mogho Naaba, les vinyls de Stevie Wonder, entre autres. Mais un jour, l'empereur l'apprend et se fâche : « Jacob a un instrument de blanc ! ». Il accepte de discuter et, contre toute attente, lui donne sa bénédiction, pour qu'il puisse quitter la cour et suivre son destin de musicien. « Je me suis senti libéré, ça m'a fait du bien, il aurait très bien pu être en colère et me casser ma guitare ». Plus tard, en écoutant le groupe de rock de Jacob, qui chante les traditions mossi en langue moré, le Mogho Naaba ajoutera : « La culture est faite pour garder les traditions mais elle est également faite pour être métissée ». C'est donc en toute sérénité et avec la bénédiction de ses proches que Jacob Salem a pu se détacher de son destin tout tracé pour suivre sa passion.

Pauline Leroux

« Lafi Bala, c'est le rendez-vous biennal du donner et du recevoir »

Boureima Basile Ouedraogo, Maire de Ouahigouya

La solidarité sans visa

Lafi Bala, c'est une soixantaine de musiciens et d'exposants burkinabè. La question de l'obtention des visas est donc centrale. Dans ce type d'événement, le public n'est pas toujours conscient de cette réalité et de la difficulté que représente un tel voyage. Certains invités se sont d'ailleurs vu refuser le précieux sésame. C'est le cas de la couturière Alizata Kaboré. Face à une telle situation, une réelle solidarité s'est mise en place, l'esprit du festival s'est fait ressentir. Son amie Jocelyne Tournier pose des congés. Elle vient, au pied levé, tenir le stand après avoir récupéré la marchandise.

Pour Alizata, le risque financier était grand puisqu'elle a contracté un emprunt et confectionné les pièces bien en amont. Mais l'intérêt de participer à Lafi Bala n'était pas seulement pécunier. Le festival, c'est aussi un moyen de promouvoir son travail que d'échanger avec les visiteurs.

Andréa Lupianez

Lafi Bala en direct !

Rendez-vous dès maintenant sur le Facebook de Lafi Bala pour avoir accès au live vidéo pendant les concerts et retrouvez-nous toute la journée sur Twitter (#lafibala), instagram et snapchat. En tant que festivalier, vous pouvez aussi participer à faire vivre le live du festival en postant photos, vidéos, anecdotes, impressions, témoignages... sur les réseaux sociaux du festival.

Rédacteur en chef David Eloy // Équipe de rédaction Ildhir Baha, Nicolas Brunetti, Véronique Delabre, Bertille Grasset, Pauline Leroux, Andréa Lupianez et Emilien Noleau // Avec le précieux soutien de Laura Caffoz, Samuel Caillaud et Davina Derain // Maquette Camille Delesvaux
Lafi Bala // Association Chambéry Ouahigouya // Hôtel de Ville // BP 11 105 // 73011 Chambéry Cedex //
04 79 60 20 89 // lafibala@mairie-chambery.fr // www.lafibala.com

